Pierre Larcher

Orientalisme savant, orientalisme littéraire : sept essais sur leur connexion, Paris-Arles, Sindbad-Actes Sud (« La Bibliothèque arabe, Hommes et sociétés »), 2017, 233 p., ISBN : 978-2-330-07541-5, 23 € broché.

Publié avec le soutien de l'IREMAM, l'ouvrage rassemble sept essais autour d'une thématique commune, celle de l'articulation entre l'orientalisme savant (« fondé sur un apprentissage plus ou moins rigoureux, mais toujours laborieux, des langues de l'Orient musulman ») et l'orientalisme littéraire (« mettant ce même Orient, tantôt réel, tantôt rêvé, au centre de l'œuvre, à tout le moins lui empruntant des éléments »). Reproduites avec l'autorisation de leur premier éditeur ou parues ici pour la première fois, ces contributions forment un ensemble cohérent dédié, au-delà de l'exemple spécifique de l'orientalisme (qu'il soit savant ou littéraire), à la question des influences littéraires ou artistiques, et de la circulation des œuvres, des savoirs et des représentations imaginaires. Accompagnant l'histoire du mouvement orientaliste, de Voltaire à Aragon, les sept études montrent, par autant d'exemples, à la fois l'expertise érudite de l'orientalisme savant et la manière dont l'espace littéraire et artistique y puise la matière des fictions qu'il développe, par des méandres souvent complexes et parfois inattendus, tel un miroir déformant. Très solidement documentées, elles éclairent de surcroît la manière dont le discours sur l'orientalisme et les représentations imaginaires qui le fondent conduisent dans certains cas à des erreurs et à des approximations en termes d'histoire des textes et des idées.

C'est le cas par exemple dans la première contribution, précédemment parue en 2009 dans *Synergies Monde arabe*¹. Elle porte sur « Voltaire, Zadig et le Coran » (p. 23-42) et examine l'hypothèse d'une éventuelle influence du texte coranique sur l'un des chapitres de l'ouvrage, « L'ermite »/« L'hermite » (selon les éditions). Voltaire aurait-il repris le récit entrecoupé d'ellipses narratives du Coran (18, 60-82) comme l'affirment certains ? Après avoir « établi que Voltaire connaissait plusieurs traductions du Coran » (p. 25), Larcher analyse les différences entre les deux narrations et montre que Voltaire a « tiré l'essentiel de son conte » (p. 30) d'une « pièce en vers intitulée *The Hermit* de l'Anglais Thomas Parnell » (p. 30). Il revient sur les ramifications de ce poème, revisité par Voltaire à la lumière d'autres sources, particulièrement un récit français d'origine médiévale, appartenant au « matériel des frères prêcheurs » (p. 34), narration s'entrecroisant à son tour avec d'autres, notamment rabbiniques. Il différencie ainsi la connaissance que Voltaire pouvait avoir du Coran et le fait qu'il raconte « une histoire venant à l'origine d'Orient et dont il existe de

1 Pierre Larcher, « Voltaire, Zadig et le Coran », *Synergies Monde arabe*, 6 (2009), p. 295-306.

multiples versions, dont celle du Coran » (p. 41). En rappelant *in fine* « la capacité des histoires à circuler librement en se jouant de toutes les frontières » (p. 41), Larcher souligne que ce qu'il est communément convenu d'appeler « influences littéraires » ne peut être analysé de manière linéaire et biunivoque, mais doit nécessairement être abordé en termes de réseau interagissant pour trouver leur signification à la fois académique et factuelle.

La deuxième contribution, « Goethe et Ta'abbāṭa Šarran, une fois encore » (p. 43-50) était précédemment parue en 2012 dans *Arabica*². Elle pose le cadre général dans lequel s'insère une autre étude consacrée par Larcher à l'adaptation par Goethe d'un poème de Ta'abbāṭa Šarran, parue dans *Le brigand et l'amant*³. La contribution examinée ici s'interroge sur la source utilisée par Goethe pour un poème inséré dans le *Divan occidental-oriental*. Elle constitue d'abord un « état de la question » d'autant plus utile qu'il ne procède pas d'une accumulation, mais d'une argumentation. Elle restitue ensuite les interrogations de nombreux orientalistes du XIX^e siècle sur le même sujet. Dans les travaux plus proches de nous, elle rappelle par exemple que Heinrichs dénombre sept versions en latin et en allemand du même poème, antérieures à la version de Goethe (p. 46), de même qu'elle reprend, dans une étude de Katharina Mommsen, un échange épistolaire entre le célèbre poète allemand et Johan Kosegarten, un professeur qu'il consulte au sujet dudit poème (p. 64). En rassemblant les connaissances contemporaines de Goethe au sujet du poème de Ta'abbāṭa Šarran, Larcher parvient à poser et justifier l'hypothèse qu'il présente en détail, textes à l'appui, dans *Le brigand et l'amant* : « La traduction de Rosenmüller a pu influencer Goethe, non seulement sémantiquement et lexicalement, mais encore formellement » (p. 50).

La troisième contribution, « Autour des *Orientales* : Victor Hugo, Ernest Fouinet et la poésie arabe archaïque » (p. 51-90), est la plus longue de l'ouvrage. Précédemment parue en 2013 dans le *Bulletin d'Études Orientales*⁴, elle porte bien son titre : les *Orientales* y sont un objet d'étude et le prétexte à des ramifications complexes de la réflexion autour de cet objet, notamment sur les causes qui font que, contrairement aux adaptations de Goethe, avec l'œuvre d'Hugo (et de Fouinet), « la *qaṣīda* arabe [...] semble bien rater son entrée sur la scène littéraire [française] » (p. 85). L'étude des relations entre Hugo et l'orientaliste Fouinet sont l'occasion de réhabiliter ce dernier à la fois comme

2 *Id.*, « Goethe et Ta'abbāṭa Šarran, une fois encore », *Arabica*, 59/1-2 (2012), p. 157-163.

3 *Id.*, *Le brigand et l'amant : deux poèmes préislamiques*, Arles, Actes Sud (« Bibliothèque arabe. Collection Les Classiques »), 2012.

4 *Id.*, « Autour des *Orientales* : Victor Hugo, Ernest Fouinet et la poésie arabe archaïque », *Bulletin d'Études Orientales*, 52 (2014), p. 99-123.

anthologue, traducteur et connaisseur de la poésie arabe archaïque. Fouinet a en effet fourni à Hugo « un total de 18 extraits », « représentatifs de la poésie arabe archaïque, telle que les orientalistes du temps la concevaient » (p. 74). Larcher présente chacun de ces documents, soit en affinant (ou rectifiant) les données proposées par Hugo, soit en recherchant lui-même l'information manquante. Il se fonde sur une collation de l'édition originale des *Orientales* avec le manuscrit d'Hugo (p. 55). En recherchant les sources arabes de Fouinet, Larcher établit qu'à l'évidence l'orientaliste puisait directement une large part de son information dans des manuscrits arabes. Enfin, en rupture avec le jugement d'Anouar Louca qui les trouvait « extravagantes », Larcher montre par l'exemple (p. 77-80) que Fouinet proposait au contraire des traductions concises et relativement précises. La contribution est enrichie de tableaux récapitulatifs, très utiles au lecteur.

« “La sentence orientale” de *La peau de chagrin* ou quand Balzac rencontre Hammer » est publiée ici pour la première fois (p. 91-114). L'étude traite de la sentence (à la fois « maxime » et « sanction ») qui scelle, dans *La peau de chagrin* la destinée du héros, Raphaël de Valentin. En effet, dans les quatre premières éditions de son ouvrage, Balzac ne mentionne la sentence que dans une version française, supposée traduire un propos en sanskrit. Puis, à partir de la cinquième édition, « le texte français est désormais précédé [...] d'un texte en caractères arabes et en arabe » (p. 92), sans que Balzac ne remplace d'ailleurs son « sanscrit » par « arabe ». L'ajout fait suite à la rencontre de Balzac avec Joseph von Hammer (dont le rôle dans l'orientalisme savant est rappelé). Hammer, entre autres échanges, fournit à Balzac une version en arabe de la sentence, dès lors insérée dans le roman. Larcher examine les liens entre les deux versions, et les deux visions de la destinée humaine que véhiculent leurs nuances et connotations portées par la langue de chacune. Intéressante pour l'histoire littéraire, mais aussi par l'éclairage qu'elle apporte à ce roman fondateur de Balzac, l'analyse prend sens autour du fait que, « au total, cette traduction en arabe d'une inscription censément sanskrite peut être prise comme une métaphore, ou une métonymie, ou les deux à la fois, des relations complexes qu'entretiennent orientalisme savant et orientalisme littéraire » (p. 105). Elle montre que les caractères arabes sont « à prendre comme symbole de l'Orient » (p. 105), avec une « fonction sémiotique, non sémantique ».

« La réception des *sîra*-s en Occident : *Antar* de Chekri Ganem (1910) » (p. 115-132) était parue en 2003 dans *Lectures du roman de Baybars*⁵. Elle

5 *Id.*, « La réception des *sîra*-s en Occident : *Antar* de Chekri Ganem (1910) », dans *Lectures du roman de Baybars*, dir. Jean-Claude Garcin, Marseille-Aix-en-Provence, Parenthèses-MMSH (« Parcours Méditerranéens. Série Écritures »), 2003, p. 245-261.

réussit à articuler quatre plans de lecture. Le premier est celui de Larcher découvrant le poète 'Antar et son *alter ego* 'Antara, héros de roman (*Sīra*), puis publiant son analyse et sa traduction de la *mu'allaqa* qui a immortalisé le poète. Le second plan est celui, justement, de l'articulation entre 'Antar et 'Antara, entre la *mu'allaqa* et le roman, qui est à la première « ce qu'un *pe-plum* est à une tragédie de Racine – ou plutôt de Corneille » (p. 118). Le troisième plan est celui de la circulation d'Orient en Occident des poèmes et du roman, de von Hammer à Lamartine en passant par Rimski-Korsakov... Enfin, le dernier plan est celui du lien entre les sources arabes et la pièce de théâtre composée en alexandrins par Ganem, chrétien levantin francophile, nationaliste arabe à sa manière et défenseur du projet d'une Grande Syrie. L'étude illustre également la popularité particulière de cette *Sīra*, qui a été, jusqu'à très récemment, la seule à séduire à la fois un large public oriental et occidental et à inspirer des œuvres musicales, théâtrales ou littéraires dérivées. Elle s'arrête enfin à l'ambivalence du monde citadin dans sa représentation de la bédouinité, tantôt célébrant ses vertus et tantôt la dénigrant. L'exposé illustre particulièrement un trait récurrent dans les travaux de Larcher : sa capacité à retracer sa démarche personnelle dans l'étude du sujet tout en préservant la distance critique nécessaire.

« Le sage Luqmân et le savant Cherbonneau : aux sources de *Bouée* d'Aragon » (p. 133-162) paraît ici pour la première fois. L'étude confronte le discours autobiographique d'Aragon aux données chronologiques, linguistiques et littéraires. Reconstituant *a posteriori* son auto-histoire littéraire, Aragon désigne les *Fables de Lokman* d'Auguste Cherbonneau comme la source de *Bouée*, et fait de ce poème de jeunesse les prémices du *Fou d'Elsa*, même si ce dernier recueil se veut d'abord inspiré par l'histoire de Maġnūn Laylā. Larcher, qui ne cache pas qu'Aragon n'est pas au nombre de ses auteurs favoris, établit comment les confidences du poète induisent, voire biaisent, la lecture de son œuvre par la critique et comment « il n'adapte pas en français un poème arabe [...]. Il adopte seulement le "style littéral" de la "langue arabe" » (p. 162). Il montre que les fables dont s'inspire *Bouée* sont plus nombreuses que celles citées de mémoire par Aragon, dont les indications révèlent ici ou là des confusions entre les dates ou entre les textes. Enfin, le linguiste Larcher démonte sans indulgence les propos tenus sur la langue arabe par Aragon, relevant un grand nombre d'erreurs, conceptuelles ou formelles, lui concédant seulement qu'il fut « victime de l'orientalisme savant » (p. 156). Le lecteur ne devrait pas s'arrêter au regard très sévère porté sur Aragon, par différents aspects. En effet, ce parti-pris qui a le mérite d'être clairement énoncé, ne nuit en rien à l'étude ; elle conserve sa rigueur scientifique, servie par une solide documentation, quand il s'agit d'examiner les données et de confronter les sources.

« Orientalisme et opéra » (p. 163-188) est d'abord paru en 2009 dans les *Mélanges en l'honneur d'André Raymond*⁶ (éd. Ghislaine Alleaume, Sylvie Denoix et Michel Tuchscherer). En contrepoint de l'absence, dans *Orientalism* d'Edward Saïd, de références à la musique, notamment à l'art lyrique, l'étude traite de l'influence sur la musique occidentale, particulièrement l'opéra, des récits orientaux. Dès la naissance du genre opéra, l'Orient des Croisades et de l'expansion militaire ottomane y trouvent place. Puis les turqueries, les *Mille et une nuits*, les *Mille et un jours*, etc. Larcher passe en revue compositeurs, livrets ou thèmes lyriques, montrant la complexité de leurs liens avec les sources qui les ont inspirés selon des cheminements qu'il retrace. L'approche, à la fois chronologique et synchronique, témoigne de la diversité des Orientes imaginés dans l'espace musical, répercutés parfois involontairement par les musiciens et toujours nourris au départ par les savants. L'étude met en exergue la fine connaissance que Larcher a des filiations musicales et, plus largement, du patrimoine de l'opéra. Même le lecteur non averti ou non mélomane pourra suivre avec intérêt les circuits directs ou indirects par lesquels les récits orientaux alimentent des livrets ou des musiques. Si Larcher regrette que son étude n'ait pu atteindre l'exhaustivité, elle ne saurait être prise pour une anthologie musicale. En éclairant la place centrale de l'orientalisme allemand pour l'opéra, elle souligne par opposition le caractère incompréhensible de son absence dans l'étude de Saïd, pourtant considéré comme un musicologue confirmé. Les réserves de Larcher sur l'approche par Saïd de l'orientalisme sont au demeurant en filigrane tout au long de la contribution.

Cette dernière remarque s'étend en réalité à l'ensemble du recueil. En effet, si cette nouvelle publication met en relation orientalisme savant et orientalisme littéraire, montrant à la fois leur enchevêtrement et le hiatus qui les sépare, elle illustre aussi par l'exemple la nécessité de revoir les définitions de l'orientalisme, généralement lu au prisme de l'ouvrage de Saïd depuis sa parution en 1978.

Il serait injuste de traiter l'ensemble du travail de Saïd comme une lecture exclusivement idéologique et inutilement partielle. Saïd pose, malgré les défauts de son étude, certaines questions qui méritent qu'on s'y attarde. Mais son travail est désormais doublement daté, à la fois parce qu'il remonte à près de trente ans et parce qu'il s'inscrit à l'origine des « postcolonial studies » dont il initiait les premiers balbutiements. L'impact de Saïd sur ses lecteurs et les

6 *Id.*, « Orientalisme et opéra », dans *Histoire, archéologies et littératures du monde musulman : mélanges en l'honneur d'André Raymond*, eds Ghislaine Alleaume, Sylvie Denoix et Michel Tuchscherer, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale (« Bibliothèque d'étude », 148), 2009, p. 345-360.

polémiques qu'il a pu soulever montrent que les questions qu'il pose s'articulent avec un questionnement social et culturel dont le spectre est plus large que sa problématique. Mais pour Saïd, comme l'indique le sous-titre rajouté à l'édition française de son ouvrage, l'orientalisme revient à parler surtout d'un « Orient créé par l'Occident ». Or, on pourrait dire, en parodiant ce sous-titre, que l'ouvrage de Saïd décrit en grande partie un « orientalisme créé par Saïd » dans le sens où il tend à présenter comme des traits constitutifs et donc, potentiellement généralisables, d'une entité uniforme, « l'orientalisme », des données, qui peuvent être ponctuellement fondées, mais qui procèdent plutôt de l'étude de cas. L'orientalisme est une réalité plurielle qu'il convient d'étudier comme telle, dans ses richesses contradictoires, dans ses apports parfois ambigus, dans ses relations complexes aux sociétés et cultures étudiées et aux peuples qui les composent. Dans cette perspective, l'ouvrage proposé par Larcher marque une nouvelle étape dans la réflexion. La distinction entre l'orientalisme savant et l'orientalisme littéraire (évoquée également par Henri Laurens) est ici mise à l'épreuve de l'analyse des œuvres. Elle opère une utile différenciation entre le désir d'apprendre qui fonde le premier (avec sa part d'imaginaire) et la représentation imaginaire qui fonde le second (le désir d'apprendre y étant relativement secondaire et pouvant en être absent). L'étude de leurs interactions par l'exemple montre la diversité des orientalistes et de leurs projets, la variété des réceptions faites à leurs travaux, la multiplicité des réemplois auxquels ils donnent lieu.

Katia Zakharia

Université Lumière Lyon 2

katia.zakharia@univ-lyon2.fr